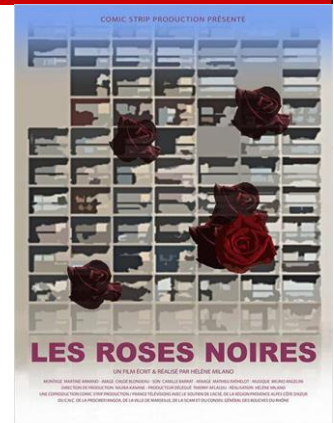


# LES ROSES NOIRES

de Hélène MILANO

## FICHE TECHNIQUE

Pays : France  
 Durée : 1h14  
 Année : 2011  
 Genre : Documentaire  
 Scénario : Hélène MILANO  
 Directrice de la photographie : Chloé BLONDEAU  
 Son : Camille BARRAT  
 Montage : Martine ARMAND  
 Musique : Bruno ANGELINI  
 Production : Comic Strip Production  
 Distribution : Art Cinefeel  
 Sortie : 28 novembre 2012



## SYNOPSIS

Coralie, Kahina, Moufida, adolescentes âgées de 13 à 18 ans, vivent en banlieue parisienne ou dans les quartiers nord de Marseille. Ici, elles interrogent leur rapport au langage, revendiquant leur particularité et l'attachement à l'identité d'un groupe, mais disent aussi la blessure liée au sentiment d'exclusion, au manque. Et puis, au sein de leur quartier, au-delà des mots des garçons qu'elles disent comme un masque qui les protège, elles dévoilent les enjeux intimes de cette stratégie langagière.

## DÉCOUPAGE

### - Titre

- Le **quartier** : les langues (« multinationaliste »), « ça vit », « du suspense »... Une façon de parler, de se tenir, pas comme les autres.

- Notre **langage** : « une carte d'identité », « nous unit ».

### - La **ségrégation** :

**Là-bas** : « on vaut rien, ils nous regardent de haut en bas ; c'est pire qu'une frontière, un mur, il faut un code pour passer »...

« T'essaies de donner bonne impression, c'est dur. »

le mur des portiques de contrôle à l'entrée du métro...

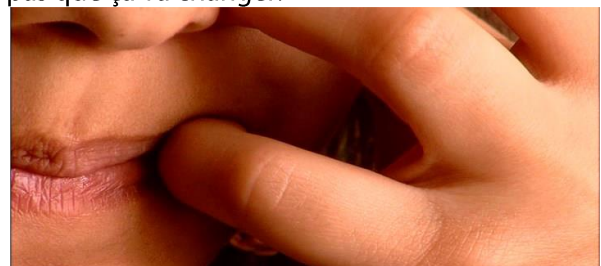


**Ici** : « on est mis à part, on est un peu rejeté par la France, on est des enfants de quartiers, des têtes cramées ».

« Ce serait bien si on nous mélangeait, je ne pense pas que ça va changer. »

« Ils veulent pas que ça change, nous aussi on veut pas. »

très gros plan de Moufida sur ces paroles



- **L'école** : « une prof qui nous mettait de l'ambition, trop magnifique, elle tenait à nous, bats-toi, tu en es capable ».

La lecture : « les portes sont plus ouvertes ».

« Quand on écrit, on est transporté quelque part, là où il fait beau. »

- **Etre un « garçon manqué »** : « en CE2, je suis devenue garçon manqué, c'est bon, je me laisse plus faire, parler comme un homme, les garçons, des hommes, des durs, des costauds, c'est rentre-dedans, avoir des mots durs, qui blessent ». Le langage, « une manière de frapper sans frapper », la faiblesse, « faut la cacher ».



Allusion au film des Frères Lumière *L'Arrivée d'un train en gare de La Ciotat* (1896), et à ses spectateurs effrayés ?



- **Crainte de la réputation de « pute », la virginité** : question de la religion, fierté, confiance des parents, grands frères qui ne veulent pas qu'on prenne la virginité de leur sœur, « mais eux le font bien avec les sœurs des autres »...

- **La vie des filles, la vie des garçons** : « être une fille, c'est être née avec des problèmes ; un garçon, il peut tout faire, une fille, non, c'est impossible ; il n'aura pas de réputation [égalité ?] ; les formes, j'ai honte ; [l'amour :] les garçons, ils apprennent de la rue, pas de la maison ; ils ont peur de l'amour ; ce serait cool d'avoir de la douceur entre mecs et filles, de la sensibilité ; à l'intérieur de toi, t'es masculin ».

- **L'année prochaine** : « je suis au lycée, je vais devenir une fille à 100 %, même si je sais qu'il faut toujours garder ce petit garçon en moi ».

### Jeunes filles interviewées :

Farida, 18 ans – Marseille (quartier La Busserine)

**Moufida, 16 ans – Marseille (quartier La Busserine)**

Hanan, 15 ans – Marseille (quartier La Busserine)

Farah, 13 ans – Marseille (quartier La Busserine)

**Kahina, 14 ans – Marseille (quartier La Busserine)**

Claudie, 18 ans – Le Blanc-Mesnil (quartier Les Tilleuls)

Hanane, 14 ans – Le Blanc-Mesnil (quartier Alezard)

Aïsetou, 16 ans – Le Blanc-Mesnil (quartier Alezard)

Roudjey, 16 ans – Stains (quartier Le clos Saint Lazare)

Coralie 15 ans – Stains (quartier Le clos Saint Lazare)

Sébé, 16 ans – Montfermeil (quartier Les Bosquets)

Rajaa, 16 ans – Clichy-sous-Bois (quartier La Forestière)

Lina, 15 ans – Clichy-sous-Bois (quartier La Forestière)

**Sarah, 17 ans – Saint-Denis (quartier Le Franc Moisin)**



### 1 – Avant la projection : quelles attentes ?

#### • L’affiche

Une façade d’immeuble stylisée ; immeuble d’une cité de banlieue ; peu de couleurs, uniformité des appartements, représentation d’un habitat de type HLM.

De multiples évocations de ces immeubles dans la littérature ; par exemple, Henri Gougaud, chanson *Béton armé* (1973) :

Béton armé, soleil en berne  
Hommes des nouvelles cavernes  
Voilà ce que nous devenons  
Pardonnez-moi, parfois j’en tremble  
J’ai tant rêvé de grands ensembles  
Ensemble est un si joli nom  
Du ciment à l’horizontale  
Du ciment à la verticale [...]  
Enfants des champs et des ruelles  
Allez faire un tour à Sarcelles  
Sarcelle était un nom d’oiseau  
Aujourd’hui l’oiseau est en cage  
Le porte-plumes a fait naufrage  
Dans une forêt de ciseaux

Mais aussi *Les petits enfants du siècle* de Christiane Rochefort (Ed. Le livre de Poche, 1961), *Le thé au Harem d’Achi Ahmed* de Mehdi Charef (Ed. Gallimard, 1983), *Les Passagers du Roissy-Express* de François Maspéro (Ed. du Seuil, 1990), *Kiffe kiffe demain* de Faïza Guène (Ed. Le livre de Poche, 2003), *Tour B2 mon amour* de Pierre Bottero (Ed. Flammarion, 2004), *Tu seras partout chez toi* de Insa Sané (Ed. Sarbacane, 2012)...

Une image contradictoire : lieu de vie, d’expériences collectives, d’énergie, de création (les arts de la rue, rap, slam, break dance, graffiti...), mais aussi espace de relégation (étymologie de « banlieue ») (voir Eric Maurin, *Le ghetto français. Enquête sur le séparatisme social*, Ed. du Seuil, 2004 : comment les plus riches organisent la géographie du pays ; et la notion de fracture sociale, sur laquelle un Président de la République s’est fait élire en 1995), importance des populations d’origine étrangère, ségrégations multiples (ethniques, sociales...), difficultés économiques et chômage de masse, économie souterraine, violences liées à cette économie, développement de communautarismes... (La façade de l’immeuble est surmontée d’un bleu ciel...)

#### • Le titre

Sur cette façade : des roses d’un rouge très sombre, pour certaines approchant du noir ; en relation avec **le titre**, mystérieux, expliqué par une jeune fille au tout début du film : « Les roses noires : la rose représente la femme, parce que toutes les femmes aiment les roses, et noire, elle cache un peu sa beauté, comme si on cachait la féminité chez une femme. »

Cette explication amène d’autres questions : pourquoi les filles doivent-elles cacher leur féminité ? Qu’est-ce qui les empêche d’être elles-mêmes ?

Cela amène encore une interrogation : un film réalisé par une femme, uniquement sur les filles, à destination des filles ?

Mais si les filles doivent ainsi dissimuler ce qu’elles sont, ne serait-ce pas lié au comportement des garçons ? N’est-ce pas la question du sexisme ? (« sexisme » : mot calqué sur « racisme » ; la différence pourrait justifier la supériorité ici non pas d’une race, mais d’un sexe sur l’autre, ainsi que les discriminations qui accompagnent ce type de préjugé). Ce n’est donc pas un film sur les filles, mais un film sur les relations entre filles et garçons.

Et est-ce que les garçons veulent vraiment que les filles ne puissent pas s’épanouir, qu’elles se sentent enfermées, qu’elles soient ainsi malheureuses (le noir des roses) ? Les garçons sont peut-être eux-mêmes les victimes indirectes de cette situation.

### • Intentions de la réalisatrice

Il y a ce que l'on nomme la langue de cité. Quelle est-elle ? A quelle révolte correspond-elle ? De quoi est-elle née ? Quels enjeux pour une jeunesse qui la crée ? Une jeunesse qui ne se sent pas de place dans son propre pays. Et surtout qui peine à avoir de l'espoir. Une jeunesse qui a besoin de dire qu'elle est là avec tous ses talents. L'éloquence en fait partie !

Je voulais comprendre. Et en même temps, je ne voulais pas me résoudre non plus à ces frontières langagières que je crois si injustes. En fait, c'est à eux que je voulais poser toutes ces questions-là ! Je voulais savoir ce qu'ils en disaient eux-mêmes. Et puis ce mot de « banlieue », à l'origine « **au ban du lieu** » a quelque chose qui fait grincer d'amertume. [...]

Et puis tout d'un coup, une altercation qui explose sans s'annoncer. Une bande de jeunes filles en colère crient. Elles sont toutes plus belles les unes que les autres. Une peau noire de reine et un port de tête de déesse. Et elles hurlent. Elles hurlent des insultes à n'en plus finir. Leur langage est très violent, certes, mais surtout, il est très « phallique ». Alors je m'arrête. Je suis là, j'écoute, et je m'interroge. Féminin-masculin ? Filles-garçons ? Garçons-filles ? Après tout, qu'est-ce qui est féminin ? Qu'est-ce qui est masculin ? Qu'en savons-nous dans ces temps qui cavalent et nous bouleversent tous ! [...]

Le contexte social n'est pas une anecdote dans cette histoire. La réalité des filles aujourd'hui n'est pas la même qu'il y a 20 ou 30 ans. La réalité économique n'est évidemment pas celle d'il y a 30 ans ! Le sentiment d'exclusion s'est enraciné peu à peu et fut dévastateur. **L'intériorisation des dominations** en tout genre est bien là, et en même temps pointe la réaffirmation de soi face à toutes les formes de violences.

Source : <http://revuespectacle.com.free.fr/PDF/2012/ROSES-NOIRES.pdf>

## 2 – Pendant la projection : des repérages

Des repérages (et des sujets possibles de débat) peuvent être confiés à des groupes d'élèves différents :

- **la langue des quartiers** : en quoi est-elle différente de la langue « soutenue » ? Exemples ? Qu'est-ce qu'elle apporte à ceux/celles qui la parlent ? Mais en quoi elle pose aussi problème ?
- **la ségrégation sociale** : comment elle se manifeste ? Quels sentiments cela inspire aux protagonistes du film ?
- **l'école** : quel rôle elle joue ? Quels jugements sont portés sur elle ?
- **les filles de la cité** : quelle manière de se conduire adoptent-elles ? Quels sports choisissent-elles ? Pourquoi ? Quelles conséquences sur leur manière de parler ? Quel regard sur leur situation de filles ?
- **les garçons** : quel regard sur eux ? Qu'est-ce que les filles souhaiteraient ?
- **un espoir** ?

## 3 – L'intérêt du film

- **Une sorte d'histoire nous est racontée, à travers les paroles des 14 jeunes filles.**

Un **schéma narratif** possible :

1 – Situation initiale : la cité, notre lieu de vie, notre langue.

2 – Les éléments déstabilisants, perturbateurs : difficulté quand on sort de la cité, quand on va en ville, quand on voudra chercher du travail ; difficulté à être respectée quand on est une fille.

3 – Dynamique de l'action : l'école joue un rôle ; et nécessité d'adopter une attitude de garçon manqué, dans son langage, dans son attitude, dans son apparence.

4 – Résolution : absence de résolution dans l'immédiat ; des rêves : l'égalité garçons/filles, pouvoir se parler, la possibilité de la douceur.

5 – Etat final : espoir d'être une fille à 100 %.

Ce schéma narratif exprime des progrès, une réussite, malgré quelques difficultés, et la possibilité de l'échec d'une élève.

Ce schéma narratif manifeste l'existence d'un problème, non résolu : l'impossibilité d'être soi-même pour une fille des cités, le pouvoir non remis en question des garçons, un espace public trop souvent exclusivement masculin, la question posée de l'amour et du bonheur. Le film nous expose une souffrance, et les adaptations à cette souffrance...



- **La forme documentaire :**

- **choix de l'absence de voix off :** pas de commentaire (qui viendrait « surligner » ce qu'on doit ressentir ou penser), le spectateur est laissé libre de ses émotions, de ses jugements ; une seule question de la réalisatrice est gardée : il n'y a pas d'intermédiaire entre nous et les jeunes filles ; elles sont filmées souvent en **gros plan**, cela renforce la proximité possible ; les décors sont le plus souvent neutres ; par contre, nous voyons comment elles s'habillent, se coiffent, se maquillent (ou non) ; voir en particulier Kahina, habillée comme un garçon,
- **le montage** est soigné (sélection des rushes que l'on garde, et leur assemblage) ; le rythme du film (avec ses respirations), l'enchaînement fluide des interventions, les plans de coupe qui viennent illustrer les paroles,

**Beaucoup de réflexions nous sont ainsi communiquées :**

- **l'importance du langage :** nous sommes « des habitants du langage » (Lacan), les niveaux de langues nous révèlent, ils sont notre **identité** ; et le langage nous définit (encore Lacan : « Nous sommes parlés, avant même de parler. » ; Barthes qui jugeait : « La langue est fasciste, elle est au service des dominants. ») : la terrible question de la **réputation**, de l'honneur (dans l'antiquité et les sociétés archaïques, on préfère la mort au déshonneur : pratique du hara-kiri au Japon, Ajax se suicide après avoir échoué à obtenir les armes d'Achille face à Ulysse, Rodrigue songe au suicide plutôt que de renoncer à venger l'affront fait à son père...),
- **l'organisation de notre société :** bien loin de l'égalité, une **hiérarchie** sociale, professionnelle ; et le poids d'un **passé colonial** : une immigration organisée par l'industrie des années 60, qui recrutait la main d'œuvre dont elle avait besoin pour faire tourner ses usines, pour construire ses immeubles,
- **la domination des hommes sur les femmes :** Simone de Beauvoir montre dans *Le Deuxième sexe* que la féminité est définie culturellement par la passivité et comme différence : le masculin va de soi, le féminin est l'Autre, ce qui n'est pas masculin. Cette affirmation provocatrice (« Il n'y a jamais eu de féminité. ») signifie que la féminité est une construction sociale : elle n'a pas d'existence tangible, elle est un mythe utilisé pour s'assurer de la soumission des femmes. La seule façon d'y échapper pour les filles des cités est de devenir comme des hommes...

#### **4 – Après la projection : activités possibles**

(éventuellement par petits groupes)

- **Qu'avons-nous appris grâce au film ?**

Parvenir à organiser sa réponse, à classer les éléments ; s'appuyer sur des éléments précis du film : les écrire pour s'en souvenir.

- **Le film correspond-t-il aux intentions de la réalisatrice ?**

- **Interview d'une (ou plusieurs) jeune(s) fille(s)** (si possible pas de la classe, un peu plus âgée : élève de lycée ?) :

- préparer les questions : les façons de parler (différence langue courante / soutenue), les relations garçons/filles, le regard sur l'école, les souhaits et les espoirs...
- choisir un lieu,
- enregistrement : son ? image ? ou photos et texte ?
- retenir ce qui paraît le plus intéressant : une « pastille » d'une ou deux minutes ?
- diffusion/restitution : un panneau d'exposition ? une page internet ?

- **Interview d'un garçon** (lui aussi un peu plus âgé) :

- mêmes sujets possibles ; le faire réagir aux paroles de jeunes filles.

- **Interview de la réalisatrice ?**

(nécessite d'avoir vu le film auparavant, et de préparer aussi les questions)

- **Recherches :**

- **les romans de banlieue** (voir plus haut),
- **les films de banlieue** : une séquence, la présenter, la commenter...

- Charef Mehdi, *Le Thé au harem d'Archimède*, 1984
- Kassovitz Mathieu, *La haine*, 1994
- Richet Jean-François, *Ma 6-T va crack-er*, 1996
- Benguigui Yamina, *Mémoires d'immigrés, l'héritage maghrébin*, 1997
- Kechiche Abdellatif, *L'esquive*, 2002
- Cantet Laurent, *Entre les murs*, 2008
- Djäïdani Rachid, *Rengaine*, 2012
- Sciamma Céline, *Bandes de filles*, 2014
- Faucon Philippe, *Fatima*, 2015
- Benyamina Uda, *Divines*, 2016

- **Rédaction d'une critique :**

(fiche de méthode : [http://www.cinemaparlant.com/fichesresscinema/ft\\_redigercritique.pdf](http://www.cinemaparlant.com/fichesresscinema/ft_redigercritique.pdf))

- un très court résumé du film,
- un jugement, argumenté,
- parler d'images et de sons précis pour justifier son avis,
- construire le texte : aller du moins important au plus important,
- expliquer ce qu'on peut retenir du film : qu'avons-nous appris ? que peut-on en penser ? pourquoi ?

## COMPLÉMENTS

### Critiques

#### Comme un garçon

Malgré la dureté des mots et des expériences qu'ils suggèrent, on ne trouvera pas une once de misérabilisme dans *Les Roses noires*, mais une écoute attentive et pudique, maintenant la distance qui sied. Il serait bienvenu à présent, en guise de prochain épisode, de laisser la parole aux garçons.

Matthieu AMAT – <https://www.critikat.com/actualite-cine/critique/les-roses-noires>

#### « *Les Roses noires* » : à l'ombre des jeunes filles en sweat

Les « roses noires », explique Hanane, 14 ans, ce sont ces filles qui cachent leur féminité. Le voile sombre de la pression sociale et culturelle dissimule la beauté de la fleur. La langue des quartiers, moins qu'une arme, est elle aussi un « bouclier » derrière lequel se cacher, comme le précisera plus tard l'adolescente.

La documentariste Héléne Milano a voulu l'investir, en donnant la parole exclusivement à des filles – les « roses noires » du titre donc –, issues des quartiers nord de Marseille et de la Seine-Saint-Denis. Elles sont quatorze dans le film à se raconter, à travers les mots qui leur permettent de se fondre dans un environnement agressif. Le « parler banlieue », principe de survie dans les cités, donne lieu à une dissection passionnante. Nul sociologue, éducateur ou professeur pour décrypter les codes inhérents à cette langue mouvante et inventive : seules les adolescentes s'expriment dans le film.

Cette absence d'expertise est bienvenue. Le vocabulaire employé par les jeunes filles, libre et bondissant, n'est pas réductible à l'analyse. Il se vit. Formé le plus souvent de mots qui intègrent la langue d'origine, ce jargon diffère d'un quartier à l'autre et permet aux jeunes de se reconnaître entre eux. Les filles admettent, en riant, qu'elles parlent aussi mal que les garçons, même si leurs mots les agressent parfois. Masculinisée, la langue devient défensive car de leur aveu, il n'y a pas de place pour la faiblesse là où elles habitent.

Au même titre que le langage masque une fragilité qui n'a pas sa place dans la cité, les vêtements informes effacent les formes et neutralisent le désir. Les filles expliquent qu'elles vivent dans la crainte de la « réputation », mauvaise bien sûr, que les garçons leur feraient si elles se distinguaient, habillées « en filles ». Ces paroles convergentes autour de la peur d'être une femme stigmatisent la situation d'enfermement

tragique dans laquelle se trouvent les protagonistes, belles et énergiques. A cela, s'ajoute la pression des familles à qui il ne faut pas faire honte.

La force du documentaire d'Hélène Milano tient précisément à son sujet. En analysant comment elles parlent, les jeunes filles viennent à évoquer les questions de la culture d'origine (le tiraillement entre deux langues parfois), de l'identité, des relations fille-garçon, du machisme et de l'exclusion. Mais pas d'apitoiement en vue.

Le film se clôt sur une note d'espoir : l'ouverture de quelques-unes de ces adolescentes à la féminité, vécue comme un acte de foi profond, une révolution intime. Reste le dispositif du film, décourageant de banalité avec ses témoignages face caméra et ses plans de coupe sur les paysages urbains. Le documentaire souffre d'un manque patent de cinéma, ce qui est d'autant plus dommage qu'il a le mérite de donner la parole à des filles qui en sont généralement privées.

Sandrine MARQUES – *Le Monde* – 27 novembre 2012

### **Article : Le langage des cités, un facteur d'exclusion**

**La fracture linguistique entre le « français officiel » et le « dialecte des quartiers » ne cesse de creuser le fossé entre deux univers. Et freine l'intégration, comme le montre l'émouvant documentaire « les Roses noires », actuellement sur les écrans.**

Deux « blousons de cuir » s'approchent du box : un costaud et un maigre, deux copains de 24 et 28 ans qui se tiennent là, mains dans leurs jeans, jugés en comparution immédiate ce 22 novembre, au tribunal de Bobigny, dans le 93. Il y a quatre jours, imbibés à la vodka, ils ont cogné un jeune dans le RER. La présidente insiste, rappelle les faits avec ces mots : « La victime s'est fait molester, invectiver, bousculer. » Elle demande au costaud, livreur de pizzas, sept condamnations au casier, ses souvenirs de l'agression. Il dit : « Si j'aurais pu vous les donner, je vous les aurais donnés. » Elle s'adresse à son acolyte : « Vous avez charge de famille ? » Il ne comprend pas : « Comment ? » La traduction arrive : « Vous êtes marié ? » La présidente retrace son parcours de récidiviste, revient sur une vieille peine « indépendante de cette instance collégiale ». Il secoue la tête : « J'ai pas compris. »

Le ghetto des mots, la prison mentale des lascars de banlieue. Au tribunal, ils répondent des « ouais, madame », se disent « en pression de fou » et font répéter les expressions qu'eux, les tchatteurs des cités, ne maîtrisent pas. Une frustration verbale qui, quand les coups viennent à la rescousse des mots, précipite la violence et qui intéresse les spécialistes, comme en Grande-Bretagne où une expérience pilote fait travailler des équipes d'orthophonistes avec de jeunes délinquants. Dans nos quartiers, de Stains à Clichy, la fracture linguistique ne touche pas que les caïds : les filles, à l'école, pâttissent de ce fossé entre deux univers – le français officiel et le sabir périphérique –, comme le montre l'émouvant documentaire *les Roses noires* d'Hélène Milano, sorti au cinéma le 28 novembre.

Ses héroïnes s'appellent Farida, Coralie ou Roudjey... âgées de 13 à 18 ans, faux diams aux oreilles, elles vivent à Montfermeil, au Blanc-Mesnil ou dans les quartiers nord de Marseille et dévoilent leur rapport intime, compliqué, au parler « multinationaliste » des cités : « Les filles alternent entre plusieurs langues, la langue de leurs parents, la langue de la cité, la langue des garçons, la langue de l'école. Elles ont conscience qu'il leur manque une culture de l'éloquence, raconte la réalisatrice Hélène Milano, qui les a suivies pendant deux ans. Ce qui pourrait être perçu comme une richesse, elles le vivent comme une exclusion. » Près d'une décennie après *l'Esquive*, le film d'Abdelattif Kechiche qui semait la prose de Marivaux au pied des HLM, on découvre à l'écran l'une des « roses noires », Sarah, 17 ans, yeux surlignés de khôl, interprétant en robe rouge la Milady des *Trois Mousquetaires*. Elle vit à Saint-Denis, et dit que « sur Paris », les gens les regardent de haut, les écoutent de haut, les jeunes de banlieue : « C'est pire qu'une frontière, c'est un mur, faut un code pour passer », dit-elle devant la caméra. Sarah aimerait bien parler comme les gens civilisés, éduqués, mais la sonorité la rattrape, l'estampille : « Même si tu utilises les bons mots, t'as l'accent de ta cité, et il revient. »

Comme tous les gamins des quartiers, les « roses noires » parlent un « français à l'arrache » aux sons rocailleux, bricolage d'un peu de français, d'arabe ou de portugais, qui leur sert de trait d'union identitaire. « Personne ne pourra me l'enlever », prévient dans le docu Kahina, 14 ans, capuche noire, qui confie pourtant s'être fait snober par sa correspondante au ski, une fille des Alpes, à cause de son « drôle de langage ». C'est tout le paradoxe de cet étendard verbal, ressenti comme une fierté et une plaie infamante. En conseil de classe, la brune Hanane n'ose pas parler de peur de « faire des bavures ». Moufida, 16 ans, accent de Marseille et de la cité, ajoute : « Dans la classe, personne n'arrive à attraper le français, dès qu'on

est dans la cour, c'est le langage des cités.» Elle voue une admiration à sa prof de l'an dernier qui a tout tenté pour briser l'apartheid des mots : « Elle nous mettait de l'ambition... [...] Elle nous faisait travailler des trucs compliqués et elle avait raison. Ça se voyait qu'elle tenait à nous. »

Pour les profs – comme pour les éducateurs ou les agents de Pôle emploi –, sevrer les jeunes de leur argot cryptique relève d'un sport quotidien. « Vous avez le seum, madame ? » (traduction : « Vous êtes énervée ? »), variante : « Vous êtes en sang ? », Virginie connaît par cœur. Elle enseigne le français au collège dans les Hauts-de-Seine où les garçons disent « wesh » pour « oui », « non », « bonjour », et où les filles s'appellent « mon frère ». La fracture linguistique, en vrai. Pas facile d'enseigner le passé simple à des gamins qui rétorquent : « Y a que les bourgeois qui parlent comme ça ! » La prof s'accroche aux pièces de Molière, corrige les « parle-moi pas » d'un caustique « la négation est mal placée », reprend systématiquement sur la syntaxe : « Je leur explique que la cité, ça ne dure pas toute la vie, qu'en dehors, ça leur servira de parler correctement. »

Shafia, prof de français dans l'Essonne, estime que la fracture est d'abord physique avant d'être linguistique, comme à Garges-lès-Gonesse, où le marché, le quartier, le collège, délimitent l'entre-soi géographique. « Les enfants de la cité ne vont pas forcément se rendre à Paris, souligne-t-elle. Je leur explique qu'un beau langage sert à avoir sa place parmi les autres. Les filles, surtout, veulent sortir de la fracture linguistique : en troisième, certaines me réclamaient plus de lecture à la fin des cours, j'ai pu leur faire lire *Germinal*. »

Chez les pontes de la linguistique, la notion même de « fracture » divise, entre les puristes qui fustigent la pauvreté absolue du dico des cités, et les pragmatiques, comme Thierry Bulot qui rêve de « défoncer le château fort du monolinguisme ». Spécialiste en sociolinguistique urbaine à l'université Rennes II, le chercheur veut changer le regard – et l'oreille – sur ce langage de millions de jeunes : « L'une de mes doctorantes a montré dans son enquête à quel point le simple accent des cités discrimine des filles qui postulent comme vendeuses dans le prêt-à-porter. Il faut en finir avec cette idéologie que le seul français qui vaille est le français standard, dénué d'accent. »

Polir l'élocution, bannir les tics des cités... Les filles des *Roses noires* savent que, pour trouver du boulot, elles n'ont pas d'autre choix. Comme Farida, piercing à la lèvre, qui reconnaît qu'il y a encore deux ans, en entretien avec un patron, elle aurait lâché un « ouais », « affalée sur une chaise ». Avec son art de mêler la cité au bon français, Farida confie qu'elle veut désormais parler « un langage approprié à tout le monde ».

in *Marianne* n° 815 – décembre 2012

### **Simone de Beauvoir : « On ne naît pas femme : on le devient. »**

On ne naît pas femme : on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin. [...] En vérité, l'influence de l'éducation et de l'entourage est ici immense. [...]

Ainsi, la passivité qui caractérisera essentiellement la femme « féminine » est un trait qui se développe en elle dès ses premières années. Mais il est faux de prétendre que c'est là une donnée biologique ; en vérité, c'est un destin qui lui est imposé par ses éducateurs et par la société.

L'immense chance du garçon, c'est que sa manière d'exister pour autrui l'encourage à se poser pour soi. Il fait l'apprentissage de son existence comme libre mouvement vers le monde ; il rivalise de dureté et d'indépendance avec les autres garçons, il méprise les filles. Grimant aux arbres, se battant avec des camarades, les affrontant dans des jeux violents, il saisit son corps comme un moyen de dominer la nature et un instrument de combat ; il s'enorgueillit de ses muscles comme de son sexe ; à travers jeux, sports, luttes, défis, épreuves, il trouve un emploi équilibré de ses forces ; en même temps, il connaît les leçons sévères de la violence ; il apprend à encaisser les coups, à mépriser la douleur, à refuser les larmes du premier âge. Il entreprend, il invente, il ose.

Certes, il s'éprouve aussi comme « pour autrui », il met en question sa virilité et il s'ensuit par rapport aux adultes et aux camarades bien des problèmes. Mais ce qui est très important, c'est qu'il n'y a pas d'opposition fondamentale entre le souci de cette figure objective qui est sienne et sa volonté de s'affirmer dans des projets concrets. C'est en faisant qu'il se fait être, d'un seul mouvement.

Au contraire, chez la femme il y a, au départ, un conflit entre son existence autonome et son « être-autre » ; on lui apprend que pour plaire, il faut chercher à plaire, il faut se faire objet ; elle doit donc renoncer à son autonomie. On la traite comme une poupée vivante et on lui refuse la liberté ; ainsi se noue un cercle



vicieux ; car moins elle exercera sa liberté pour comprendre, saisir et découvrir le monde qui l'entoure, moins elle trouvera en lui de ressources, moins elle osera s'affirmer comme sujet [...].

C'est par le travail que la femme a en grande partie franchi la distance qui la séparait du mâle ; c'est le travail qui peut seul lui garantir une liberté concrète.

Simone DE BEAUVOIR – *Le Deuxième Sexe* (tome 2, *L'expérience vécue*), Ed. Gallimard – 1949

### **Le masculin**

De même la quasi-exclusive accordée aux femmes par la nature dans la fabrication des enfants a provoqué une réaction de refus ; elle a suscité des comportements qui ont inversé les rapports de force spontanés. Ramenés à un rôle insignifiant par les mécanismes biologiques, les hommes-mâles se sont arrangés pour paraître les plus importants, les seuls importants. Ils ont occupé le devant de la scène en exhibant leur force, en allant à la chasse, en faisant des guerres, et en parlant très fort. Leur réussite dans ce personnage d'histrion est presque parfaite ; ils ont même pu faire croire que de dérisoires histoires de mâles du type de « Marignan 1515 » étaient des événements décisifs ; ils en ont fait l'« histoire » des hommes.

Cependant, cette victoire sur un sort à peu près vide est restée superficielle ; elle n'a rien changé à la réalité des choses. Pendant qu'« ils » paradent et occupent l'estrade, « elles » fabriquent l'avenir, le décident et le décrivent en recourant le moins possible aux concepts qu'« ils » utilisent. A « eux » l'illusion, à « elles » la réalité.

Albert JACQUARD – *Le masculin, genre oublié* in revue *Le genre humain* n° 10 – 1984

### **Le « ghetto français »**

Le problème de la ségrégation urbaine en France ne se limite pas à quelques centaines de quartiers dévastés par l'échec et la pauvreté. Ceux-ci ne sont que la conséquence la plus visible de tensions séparatistes qui traversent toute la société, à commencer par ses élites. À ce jeu, ce ne sont pas seulement des ouvriers qui fuient des chômeurs immigrés, mais aussi les salariés les plus aisés qui fuient les classes moyennes supérieures, les classes moyennes supérieures qui évitent les professions intermédiaires, les professions intermédiaires qui refusent de se mélanger avec les employés, etc. Le phénomène est d'autant plus préoccupant qu'en enfermant le présent, les fractures territoriales verrouillent aussi l'avenir des individus et les assignent à des destins sociaux écrits d'avance. Tel est l'enseignement de cette enquête au cœur du « ghetto français », qui révèle une société marquée par la défiance et la recherche de l'entre-soi, et découvre en chacun de nous un complice plus ou moins actif de la ségrégation urbaine.

Le territoire s'est imposé ces dernières années comme le révélateur des nouvelles inégalités. Il leur a donné un langage pour ainsi dire physique : celui des quartiers et des « cités » où se matérialise brutalement ce que la statistique peine parfois à décrire. Un langage plus complet aussi, car la ségrégation urbaine articule et concentre presque toutes les formes d'inégalités (de revenus, de formation, de destins, etc.).

Pourtant, l'évidence peut être trompeuse. Le territoire exhibe certaines formes de ségrégation et en dissimule d'autres. Les « quartiers difficiles » sautent aux yeux, mais pas les stratégies de fuite ou d'évitement qui en éloignent. Les lignes de démarcation de la misère sont infiniment plus spectaculaires que les ruses de l'esquive. Tandis que la pauvreté frappe, l'intelligence de l'entre-soi ou la peur du déclassement, qui sont les passions motrices de la ségrégation, s'enveloppent de transparence.

C'est à ces évidences trompeuses qu'a succombé la politique de la ville depuis quinze ou vingt ans. Abusée par le visible, elle participe d'une conviction d'autant plus partagée qu'elle a pour elle l'intuition la plus commune : le problème central de la société française serait de résoudre les difficultés de quelques centaines de quartiers dûment répertoriés, où se concentre l'essentiel des exclus. La « fracture sociale » passerait entre une minorité de cas extrêmes et le reste de la société, entre une frange d'exclus et la masse informe des inclus. En somme, le problème se résumerait au « scandale manifeste » des zones les plus déshéritées. Cette représentation sous-estime grandement l'étendue du mal. Elle fait comme si la difficulté procédait essentiellement de quelques « quarantaines sociales », comme si une soudaine poussée de ségrégation territoriale avait créé 500 ou 600 enclaves déshéritées à l'intérieur d'un paysage relativement homogène et continu. [...] La dramaturgie française de la ségrégation urbaine n'est pas celle d'un incendie soudain et local, mais celle d'un verrouillage général, durable et silencieux des espaces et des destins sociaux. Le tableau des inégalités territoriales révèle une société extraordinairement compartimentée, où les frontières de voisinage se sont durcies et où la défiance et la tentation séparatiste s'imposent comme les principes structurants de la coexistence sociale.

Eric MAURIN – *Le ghetto français. Enquête sur le séparatisme social*, Ed. du Seuil – 2004

[Voir toutes nos fiches pédagogiques de films](#)